

«CE MATIN LA...»



ZEGERSCAPPEL, Ferme Ammeux

5 SEPTEMBRE 1944

Préface

Alors que la France commémore les 100 ans du début de la « Grande Guerre », le soixante-dixième anniversaire des débarquements de Normandie et de Provence, il revenait au conseil municipal de Zégerscappel de se souvenir du matin du 5 septembre 1944, où 10 résistants, FFI, furent fusillés sur le territoire de la commune par une unité de soldats allemands.

Commémorer, c'est d'abord honorer la mémoire de ces 10 hommes qui sont « morts pour la France » autour de la ferme AMMEUX, dans ce petit coin de Flandre. C'est se souvenir aussi des civils qui ont vécu les événements et qui ont agi parfois à leurs risques et périls.

Commémorer, c'est transmettre aux nouvelles générations l'Histoire pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli. La deuxième guerre mondiale a pour origine la folie d'un homme, qui a profité d'un contexte de crises pour diffuser ses idées, son programme et malheureusement, le mettre en œuvre après être arrivé au pouvoir par les voix les plus légales. Notre monde contemporain compte encore de pareils personnages, avides de pouvoir, prêts à toutes les barbaries pour arriver à leurs fins. Il compte aussi des hommes et des femmes, prêts à les suivre. Ce sont des destructeurs. Souvenons-nous des résistants, de nos alliés, de ces « bâtisseurs de paix » qui ont posé les fondations d'une stabilité, faite de progrès, de droits nouveaux, de « liberté, d'égalité et de fraternité »... Il nous faut savoir « regarder en arrière » pour se rappeler et empêcher que pareille chose ne se reproduise.

Le « massacre du 5 septembre 1944 » est un fait marquant de l'Histoire du village de Zégerscappel. Il devait légitimement être replacé dans le contexte historique de l'époque. En effet, ces faits ne peuvent être appréhendés que si l'on tient compte de l'esprit de revanche, de l'envie de tourner la page d'une guerre qui a trop duré, où les souffrances, les privations étaient insupportables...

C'est ce qu'a fait Gérard BECUE, Maire honoraire de Zégerscappel et témoin des faits, dans ce livret réactualisé dans le cadre de la commémoration du 70^{ième} anniversaire du 5 septembre 1944. Avec ses mots, les témoignages de celles et ceux qui ont vécu les événements, de nombreuses recherches, il a su transmettre à la fois la réalité des faits, leur vérité, mais aussi les émotions, les peurs, le courage... Je le remercie vivement d'avoir accepté d'aider le Conseil Municipal à préparer la commémoration de cet acte de Résistance.

Merci au Conseil Général, et en particulier à M. Patrick VALOIS, conseiller général du canton de Wormhout, à la Communauté de Communes des Hauts de Flandres et à son Président, M. André FIGOUREUX, d'avoir soutenu financièrement cette commémoration. Merci aux personnalités qui ont par leur présence rehaussé cette manifestation, particulièrement, M. Henri JEAN, Sous-Préfet de Dunkerque et M. Jean-Pierre DECOOL, Député. Merci au comité de commémoration pour son travail. Merci à M et Mme Jean DRIEUX, propriétaires de la ferme où se déroulèrent les événements, pour leur implication et leur disponibilité dans cette organisation.

*« Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance ne s'éteindra pas »
Charles DE GAULLE, 18 juin 1940*

Chantal COMYN, Maire

Agnès DRIEUX-AMMEUX

Dahuis 30.08.2004

Gérard,

Grand merci pour le document;
"Ce matin là", reçu samedi, 28 courant.
Le titre est cohérent et bien adapté!
Cela va sans dire, qu'il t'a fallu de nombreuses
heures de travail de recherches diverses, de dipl.
cements, de coups de téléphone, d'innombrables
courriers pour la rédaction de cet ouvrage.

Bravo pour le fil conducteur!..
" L'histoire de ce petit garçon, notre voisin, qui de
l'extérieur, et avec les témoignages, et le vécu de
sa famille, de Papa et Maman, a réussi à
découvrir pour la postérité, les affres de la bêtise
humaine, au travers de conflits comme celui.
Puisse cette commémoration, comme celles qui s
déroulent, au travers de la France, générer la
compréhension entre tous les êtres. "

Merci encore d'y avoir mis tout ton cœur
A samedi; avec toute notre amitié
Andri. Agnès Drieux Ammeux

Introduction :

Dix ans déjà, que je relatais dans « Ce matin-là le 5 septembre 1944 » les souvenirs douloureux, la tragédie de la Ferme AMMEUX, tels que je m'en souviens, mais surtout avec le témoignage des voisins, de ma famille et de ceux qui l'ont vécu, et qui sont encore en vie Agnès et Irène, les enfants de Monsieur et Madame AMMEUX.

Plus que jamais, la municipalité, en mettant en place un comité de la Commémoration animé par Franck SPICHT, 1^{er} adjoint, a souhaité commémorer ce 70^{ème} anniversaire en hommage à ceux qui ont perdu la vie ce jour-là, dans les différents conflits de ce siècle, victimes militaires, civiles, et en hommage à tous ceux qui en ont souffert. Les séquelles et les cicatrices mettent quelquefois beaucoup de temps à se refermer.

Tout a commencé en septembre 1939 avec l'invasion par l'Allemagne Hitlérienne de la Pologne. Du fait des alliances, la France déclara comme la Grande Bretagne, la guerre à l'Allemagne.

Ceux qui avaient combattu sur les champs de bataille en 14-18, à leur retour, n'avaient qu'un slogan dans la bouche « plus jamais ça », cela devait être la « der des der ». Mais malheureusement, l'Allemagne saignée à blanc suite à ce conflit, porta au pouvoir le fascisme avec comme chef le Führer HITLER qui forma le parti du Nazisme : soif de revanche, de dominations de l'Europe. On laissa faire et la guerre devint inévitable, ce fut la mobilisation.

La France avait fait le choix de construire une ligne de défense (MAGINOT) face à la frontière avec l'Allemagne. L'armée resta sur la défensive, pendant qu'HITLER réglait le sort de la Pologne en moins d'un mois. Quelle erreur, et quelle naïveté ! On s'enlisa dans la drôle de guerre, qui dura jusqu'au mois de mai 1940

Dans le village, une compagnie (100 hommes) d'un régiment d'infanterie française s'installa, et construisit un baraquement en bois pour s'y loger, rue d'Arnèke et rue Julien FRANCHOIS, là où se trouvent aujourd'hui 3 maisons sur le côté droit. Pratiquement tous venaient de Bretagne. Pour ma part, je me souviens de soldats qui occupaient notre pâture, sur la Nord Straete, aujourd'hui rue du 5 septembre 1944, ils logeaient dans des tentes et venaient du sud-est, avec leur accent chantant. A l'époque, cheveux bouclés et frisés, même chez un garçon ils m'appelaient « mignonne fille... ». La sœur de ma mère Valentine, également ma marraine, répondait moitié français, moitié flamand, « mais non c'est un garçon » il a un « boontgje » pour faire pipi, ce qui provoquait la bonne humeur chez ces hommes qui passèrent un hiver (très rude) cette année-là.

Puis tout bascula en mai, les troupes ennemies envahirent la Hollande, la Belgique, puis franchirent la Meuse, sans grande résistance (une unité de chars tenta de les arrêter dans la Somme, commandée par un certain Colonel DE GAULLE.)

Les Allemands firent une boucle pour encercler à la fois l'Armée Anglaise et Française, prenant par la même occasion les ports de Boulogne et Calais.

C'est là que le sort de la guerre se joua en quelques jours. Notre village ne connut pas de grands combats, sauf sur la voie de chemin de fer tenue par des Gallois, déjà rue du 5 septembre, là où se trouve aujourd'hui le chenil. Afin de permettre le rembarquement du corps militaire anglais, les combats furent violents, tout comme ils le furent à Esquelbecq, Wormhout, Ledringhem et à Arnèke. Ils résistèrent plus de 24 heures sur Zégerscappel. Ceux qui finirent par se rendre font partie du massacre de la « plaine au bois ».

Les troupes nazies, des SS furieux qu'on leur tienne tête, commirent beaucoup d'atrocités. On nous obligea à partir vers Rubrouck pour rester réfugiés chez une tante à Lederzeele pendant 3 jours, abandonnant le bétail sur les 2 petites exploitations, rue du 5 septembre.

A Zégerscappel ce 28 mai, ce fut un SS avec sa moto en avant-garde qui s'arrêta pour consulter sa carte et attendre la colonne qui devait suivre, à l'angle de la RD 28 et de la rue du Moulin. On le retrouva mort d'une balle dans la tête. Ce meurtre n'était pas l'œuvre des soldats français, les témoignages sont formels. Le civil impliqué, personne ne le dénonça et il ne fut jamais inquiété. Les anciens poilus ne comprenaient pas cette défaite si rapide et l'un d'eux montra comment il fallait faire ! (Ces propos m'ont été rapportés par Monsieur Georges RYCKEBUSCH)

Les SS arrivèrent par la ferme DAUCHY, Chemin des Templiers (aujourd'hui ferme MAEGHT) et débouchèrent sur le camp français. Le combat fut très vite inégal (c'est Raymond DELABAERE qui me donne ce témoignage). Néanmoins, c'était la panique chez les civils. Raymond se retrouva sur la voûte avec ses parents, son frère et sa sœur, habitant à proximité, les balles brisèrent les vitres. Il se souvient en avoir retrouvées dans l'oreiller placé sur un lit.

Les combats aériens faisaient rage dans le ciel, un avion anglais tomba derrière l'actuelle ferme DEBRU, au centre du village. Le pilote sauta en parachute et fut fait prisonnier. Les SS très agressifs, recherchaient la présence des militaires, ils prirent un veau dans la pâture (aujourd'hui lotissement du Jeu de Paume), et l'égorgeaient sur place pour améliorer leur ordinaire. Le lendemain matin, Raymond regarda par la tabatière, aperçut les français prisonniers allongés sur la route, puis ils furent convoyés vers l'arrière. Leurs armes : fusils, obus de mortier, munitions, grenades, tout fut balancé dans les mares à proximité, notamment dans la pâture FRANCHOIS (aujourd'hui, propriété COLLAERT). Monsieur DELABAERE a trouvé des fusils quand il a curé sa mare...

Les SS établirent leur PC sur la ferme DAUCHY pendant quelques jours, c'est Michel VERDONCK qui me l'a raconté. Un officier exigea auprès de son père de visiter la maison, cette ferme se trouvait au bout de la rue des Chats. Dans la salle à manger, se trouvait sur le mur, la photo du wagon de Rethondes où fut signé l'armistice en 1918 et les décorations militaires de son père. L'Allemand leva les bras ...et lui donna...une tape amicale dans le dos, lui disant « Vous êtes un brave soldat, mais maintenant tout cela est fini...vous allez devenir Allemand, tout comme les départements conquis et voisins de la Belgique et de l'Allemagne ».

Ces témoins m'ont dit également que les SS incendiaient les maisons en toit de chaume principalement (plusieurs brûlèrent sur la commune) au fur et à mesure de leur avancée, ceci pour signaler leur position à l'aviation allemande. Dunkerque, en ruine, tomba le 2 juin. Les troupes anglaises avaient réembarqué, de nombreux bateaux furent coulés. Plusieurs régiments français défendirent avec honneur ce repli, notamment à Spycker, Leffrinckoucke etc...presque tous prirent le chemin de la captivité.

Joseph BARDEL, longtemps conseiller municipal, était de ceux-là, c'est lui qui me raconta l'histoire. Sa ferme se trouvait rue du Sud. Fait prisonnier à Dunkerque, sa colonne, près de 1000 hommes, partie à pied, s'arrêta près de Wormhout (la nourriture manquait, tout comme l'eau). Le lendemain, encadrés par quelques soldats allemands, le bruit court qu'ils resteront là quelques jours. Profitant d'un champ de blé à proximité, se glissant sous la haie, il rampa jusqu'au bout du champ, et s'en alla tranquillement par des petits chemins parcourant 3 ou 4 kms, pour aller saluer son épouse Agnès et son fils Gérard. Porte ouverte, il entre, cherche, appelle, personne ne répond. Il laisse donc un mot sur la table « indiquant qu'il était prisonnier à Wormhout, qu'il aurait voulu la voir. Ce n'est que partie remise, la guerre se termine et il sera bientôt rentré définitivement ». Déçu, il reprit la route, se faisant discret pour rentrer dans le groupe. Le lendemain, la colonne se dirigea vers Armentières où ils montèrent dans des wagons à bestiaux, direction l'Allemagne. Joseph passa toute sa captivité en Prusse

Orientale et ne reviendra qu'à l'été 1945. Son épouse était partie saluer son frère, Gérard BARBIER, cultivateur non loin de chez eux.

Obéissance, respect du règlement militaire, mais aussi et toujours cette naïveté, croire aux paroles d'HITLER, afin d'endormir la méfiance de la France et des français.

Puis, ce fut l'occupation. Les allemands avaient établi une « Kommandantur » à Zegerscappel. Cet organisme se trouvait chez HIDEN (aujourd'hui propriété COLPAERT). Tout passait par là (services de mairie, délivrances de laissez-passer, réquisitions de bétail, règlements de la zone occupée...). Plusieurs officiers et sous-officiers logèrent chez l'habitant, les hommes de troupe à l'étage de l'école d'aujourd'hui. Non seulement ce n'était plus des SS, mais des soldats de la Wehrmacht pour la plupart de nationalité polonaise et lithuanienne. L'infirmerie se trouvait là où habite Monsieur DELABAERE, place du jeu de Paume aujourd'hui, et les cuisines sur le parking face au salon de coiffure « Laurence ».

Si le calme revint petit à petit, les combats aériens continuèrent pour essayer de faire tomber la Grande Bretagne. Cela reprit fortement en juin 1944 avec les rampes de V1 installées dans la région. Ces rampes envoyaient des avions sans pilote, c'était le nom qu'on leur donnait, en réalité c'était déjà « des missiles » remplis d'explosifs, sur l'Angleterre, principalement sur Londres. Celle à proximité d'Arnèke au lieu-dit le « TOM », bombardée journellement, remise en état, le lendemain c'était « deux ou trois avions » qui passaient à basse altitude entre Rubrouck et Zegerscappel... dans un vacarme étourdissant. C'est au retour de l'une de ces missions, n'ayant pu lâcher ses bombes, et ne pouvant atterrir avec celles-ci, qu'un bombardier lâcha son chapelet de bombes : entre la ferme THIENPONT aujourd'hui DEROO et BOLLE aujourd'hui BOVAERE provoquant des cratères de 6 à 7 mètres de profondeur sans toucher une habitation, seules quelques vaches furent tuées dans la pâture à THIENPONT. Cela se passait un dimanche. Toutes les vitres de notre maison volèrent en éclat. Nous nous étions réfugiés dans l'abri au fond du jardin.

L'abri en question était creusé dans la terre (1m80 de profondeur) recouvert de troncs d'arbres, de fagots et de terre. Chaque habitation avec un grand jardin, en avait construit un.

Nous avons, à partir du 6 juin 1944 date du débarquement, un espoir que la guerre finirait vite, ce furent les 3 mois les plus pénibles, car la bataille de Normandie dura plus de 2 mois.

Dans beaucoup de régions de France, principalement les secteurs de montagne, les maquis se sont créés sous l'égide FTP « Francs Tireurs Partisans » et FFI « Forces Françaises d'Intérieur » orchestrés depuis l'Angleterre par le Général DE GAULLE qui encourageait cette rébellion au régime de la France, dirigée par le Maréchal PETAIN.

Leurs actions furent très efficaces, mobilisant les forces allemandes contre eux, mais aussi : l'information, le sabotage et autres. Malheureusement des innocents pris en otage par représailles payèrent de leur vie, la colère et la réaction des allemands.

On sentait que le vent tournait pour l'occupant, l'aviation alliée avait la maîtrise dans le ciel et tirait ou bombardait sur tout ce qui leur paraissait être l'ennemi, c'est ainsi que le 1^{er} septembre, le Docteur TALLEU, médecin très estimé dans le village qui avait son cabinet face à la mairie d'aujourd'hui fut tué ainsi qu'une infirmière de la clinique Vilette. Ils se déplaçaient avec le chirurgien Docteur LECONTE pour des interventions chirurgicales à domicile (sans gravité), les deux voitures se suivaient sur la voie Romaine entre Zegerscappel et Crochte. Leur négligence : pas de drapeau de la croix rouge déployé sur leur voiture. Le docteur avait trois fils, sa veuve est décédée il y a une dizaine d'année. C'était l'oncle de Thierry TALLEU, commerçant de notre village. Une rue porte son nom dans la commune.

Puis ce fut la retraite de l'armée allemande, moribonde, usée par ces combats de Normandie, dont le moral était au plus bas (comme celui des français en 1940) fuyant l'avancée des

Alliés, ces soldats traversèrent notre région à partir du 5 septembre. Leur but : fuir, éviter la captivité, rejoindre leur pays, n'ayant qu'une aspiration : la fin de la guerre.

Les faits de résistance dans notre région n'étaient pas tellement connus et pourtant ils existaient. Parmi les activités, un réseau qui aidait à faire fuir les aviateurs abattus vers le sud, et que les allemands recherchaient. Toutefois des mouvements se créèrent à l'approche de la défaite allemande, et ces jeunes qui voulaient en découdre avec l'occupant étaient de cette génération dont le Maître d'école avait dit « qu'il fallait défendre la Mère Patrie. Chaque citoyen doit être prêt à la défendre, à mourir pour elle, pour que vive la démocratie », et il arriva ce 5 septembre 1944.

« Ce matin là », il faisait très chaud, la cueillette des haricots battait son plein, il fallait sauver la récolte et dans toutes les fermes on s'y activait, aidés par les enfants, car l'école ne reprenait que le 1^{er} octobre. En ce qui me concerne, comme dans tout le voisinage, nous étions une dizaine d'enfants à avoir la chance d'avoir un instituteur et sa famille réfugiés chez Paul SCHERRIER, et qui nous donnait des cours de rattrapage sur la ferme de mon oncle Jean BECUE.

C'est là, vers 11 heures que brusquement les allemands ont fait irruption dans notre salle de classe de fortune, provoquant une nouvelle peur. On nous évacua tous chez Paul SCHERRIER, un peu plus à l'écart et de là, on apercevait la ferme de Maurice AMMEUX en flammes. Que se passait-il donc ? Je l'ai appris par la suite, à entendre les témoins de cette tragédie raconter certains faits tout au long de ma jeunesse, et encore aujourd'hui par les survivants. Ils se font rares, mais ils n'ont jamais varié leur histoire.

Depuis quelques jours, les résistants FFI n'avaient pas peur de se montrer. Pratiquement tous les jeunes en âge d'avoir un fusil dans les mains étaient sollicités pour rejoindre les rangs des FFI et le rendez-vous à la ferme AMMEUX fixé au 5 septembre. C'est Suzanne WAESELYNCK-BARDEL qui nous l'a conté, son frère André avait été sollicité. Beaucoup de pères et de mères les en empêchèrent.

Depuis 3 jours, motos et véhicules avec armes étaient entreposés dans le hangar et les dépendances de la ferme AMMEUX, alors que les troupes d'occupation étaient encore stationnées dans nos villages. La fièvre montait. On avait donné l'ordre de harceler les troupes allemandes et puis certains avaient envie d'en découdre avec l'occupant pour venger soit un copain, soit un parent ou tout simplement pour effacer l'humiliation de 40.

La ferme AMMEUX était un endroit idéal, retirée d'une bonne centaine de mètres de la route, et derrière laquelle, accolé au bâtiment, se trouvait un petit bois d'une soixantaine d'ares (celui-ci n'existe plus aujourd'hui, il fut déboisé dans les années 50 pour en faire une terre à labour). Je me souviens qu'une cabane faite de branches de bois et couverte de foin et de paille se trouvait au milieu où vivait un marginal Jules SMIS, c'était un endroit privilégié pour nos jeux d'enfants avec les AMMEUX. Deux meules de blé sur le champ à proximité de la ferme prouvaient que la moisson était finie.

Témoignage de Tante Valentine :

Vers 8 heures alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre le champ face à la ferme avec les autres qui y étaient depuis le lever du jour (il fallait tirer les haricots avec la rosée, après 12 heures, ce n'était plus possible), arrive une moto avec deux maquisards. Leur chef probablement lui dit :

-«Vous allez préparer à manger pour 14 hommes ce midi ».

-« Je n'ai pas grand-chose ...et mes haricots attendent »

-« C'est un ordre de la résistance, tout le monde participe. Vous avez du lard, du pain et des œufs »

-« Il n'y a personne pour m'aider, on travaille aux champs. Ma sœur y est aussi »

-« si c'est comme cela, ce sera 28 ici »

Et la moto repartit vers la ferme de la famille AMMEUX.

Son mari Jules et mes parents sont dans le champ qui se situe à la limite du territoire d'Arnèke. Il est un peu plus de 10 heures, et ils ont l'attention attirée par une charrette allemande avec deux hommes partant vers Wormhout. Que va-t-il se passer ? Avant qu'elle n'arrive à hauteur de la barrière de la ferme AMMEUX, mon père aperçoit une colonne entière qui pénètre dans la Nord Straete débouchant de derrière la ferme à Jean BECUE. Il venait à peine de dire aux autres en flamand « ils ne vont sans doute pas tirer ». A peine dit, cela se faisait. Deux ou trois rafales de fusils mitrailleurs, quelques coups de feu, un cheval qui se cabre, et la charrette au fossé, aucune réplique des deux allemands. Ils aperçoivent l'attelage hippomobile qui s'enfuit vers la ferme BARDEL, mais aussi un allemand qui revient en longeant les fossés, prévenir la colonne qui s'est arrêtée. Sans courir, mais très vite, nos tireurs de haricots rentrent dans leurs exploitations. D'après Monsieur AMMEUX père, c'est le jeune Marc ROUX, originaire du Gard et réfugié à Esquelbecq qui tenait le fusil mitrailleur. L'allemand blessé a sûrement été achevé dans le fossé.

Mon oncle Jules très curieux aperçoit les fantassins allemands se dirigeant en courant le long de la Nord Straete et au bout de sa pâture par le chemin de Saint-Omer. Moins de 15 minutes après le premier coup de feu, la ferme était encerclée.

Tout se compliqua à la vue de l'ennemi utilisant la Becque et les fossés afin de s'approcher subrepticement de la ferme. Les maquisards, en position près des meules, comprirent que le combat serait inégal. Certains, avant l'échange de tirs, se couchèrent dans le champ de betteraves et ne furent pas découverts.

Passant son nez à la fenêtre, Jules se fait réprimander par un officier sur son cheval, le revolver au poing, l'obligeant à rentrer chez lui.

Sur le site, l'ennemi, qui arrive par derrière, tire sur les fuyards qui, pour sauver leur vie, passent au travers des haies d'aubépine, sautent au-dessus des clôtures. Hélas, l'accrochage sera très court, trois FFI seront tués à proximité des meules, deux seront abattus comme des lapins dans le champ de betteraves et achevés à coups de crosses, dont l'un deux à quelques mètres de l'habitation de la ferme BARDEL.

La famille AMMEUX, leurs employés, leurs réfugiés sont dans la cave de l'habitation, ils sont 16 ou 17. La fille aînée, Thérèse partie faire une course chez les BARDEL, verra toute cette tragédie par la fenêtre avec Adrienne BARDEL. Les allemands pénètrent dans les bâtiments et l'habitation. Ouvrant la porte de la cave, ils menacèrent de balancer une grenade et font sortir tout le monde, et ils ont l'intention de fusiller le père mis au mur, le considérant comme complice. Les autres sont séparés par petits groupes sous la surveillance des allemands à l'intérieur de la maison. Parmi eux, Gilbert DOYEN un employé résistant mais qui, ce jour-là du fait des travaux à effectuer et à la demande du fermier, est resté avec son employeur.

Un témoignage de réfugié :

Certains FFI avaient pris un petit déjeuner, les bols étaient restés sur la table, les allemands remontant du vin de la cave, le burent dans les mêmes bols.

Les allemands incendièrent le hangar, les étables et les meules, ce qui obligea cinq autres FFI à se rendre. Parmi eux, un Zégerscappelais Norbert DOYEN, ils seront tous amenés de force

devant l'écurie où, un à un, ils recevront une balle dans la nuque par l'officier qui commandait cette compagnie. Le père AMMEUX a toujours dit qu'il garderait cette vision d'horreur jusqu'au dernier jour de sa vie. Ces jeunes demandaient grâce en appelant leur mère dans ces dernières minutes de leur vie.

Pas rassuré, Gilbert DOYEN, qui a vu son frère se faire tuer devant ses yeux, profite d'un moment de relâchement pour se réfugier dans le puisard. Un allemand l'a vu et tire une rafale dans la fosse, une balle l'effleure et lui brûle le visage. Il sort main en l'air et on le dirige vers le mur de l'écurie. Le père AMMEUX, qui connaît quelques mots d'allemand pour avoir effectué son service militaire en Allemagne, intervient de nouveau. L'officier refuse de l'écouter et menace d'exécuter les deux. La maman AMMEUX supplie à genoux « si vous tuez mon mari, tuez-moi et mes enfants avec ». Finalement Gilbert DOYEN ne sera pas exécuté, le père AMMEUX a fait remarquer qu'il avait les genoux du pantalon plein de terre comme lui, ce qui prouvait qu'ils étaient aux travaux des champs.

Autre témoignage de Suzanne BARDEL :

« Nous étions, mon frère et moi, dans les champs derrière la ferme « COLPAERT ». Après les premiers coups de feu, un résistant qui arrivait au rendez-vous demanda à mon frère André de l'aider à arrêter le cheval emballé, et ils réussirent. Le FFI lui donna l'ordre d'amener le tout à la ferme VERMERSCH, chemin de la cloche. Dans la charrette se trouvent plusieurs grenades.

Après avoir effectué cette mission en sortant de la ferme, il rencontra toute une colonne d'allemands du même régiment venant de Bollezeele, qui se dirigeait vers la cloche et Esquelbecq. Suzanne se réfugia chez les COLPAERT sans savoir ce qui se passait, mais lorsque la ferme fut en feu, elle se souvient encore des longs beuglements des animaux qui périrent dans l'incendie. Pendant ce temps, l'oncle Jules, toujours curieux, pousse son nez une nouvelle fois dehors, une seconde de plus et le même officier le mettait en joue.

La colonne allemande n'avait pas belle allure. Ce régiment de la Wehrmacht venait de Normandie. Pas une seule voiture à moteur, que des chevaux et des tombereaux à brancards réquisitionnés sur leur parcours en Normandie, en Picardie, et dans le Pas de Calais. Certains chevaux en bon état, mais d'autres boiteux ou presque aveugles. Pendant les événements, l'ensemble stationnait à hauteur de la ferme DEMOL et au-delà. Sur les charrettes, il y avait de tout, notamment des vieilles bicyclettes, ma mère aperçut mêmes des femmes. Une seule idée, fuir devant l'armée et rejoindre la Belgique. Que l'on était loin de cette armée de 40, unité de SS qui allait dans la même direction pour encercler Dunkerque.

Ma mère me raconta qu'un allemand, gardien des chevaux et charrettes immobilisés, est rentré pour demander l'heure et si la Belgique était loin. Il prit dans ses mains une veste de mon père qui était sur le dos d'une chaise...réfléchit quelques secondes et la remit à sa place. Songeait-il à désertier ? Bien possible...

Toujours pendant la tragédie, deux gendarmes venant de Bollezeele pénétrèrent dans la cour chez mes parents et questionnèrent mon père « que se passe-t-il ? ». Mon père les informe et ils expliquent qu'ils sont eux-mêmes des maquisards et qu'ils devaient se rendre à la ferme AMMEUX. Ils avaient dans leurs sacs 100 brassards (bleu, blanc, rouge avec l'insigne FFI) et leurs deux revolvers alors qu'un gendarme ne pouvait être armé. Mon père enveloppa le tout et cacha ce dangereux colis au fond du coffre à avoine dans son écurie. Les gendarmes repartirent le long du convoi vers Bollezeele. Quelle ne fut sa surprise lorsqu'il apprit dans l'après-midi que le coffre à avoine des deux fermes voisines dont celui de Jules DEMOL avaient été vidés pour alimenter les chevaux, alors que l'on n'avait pas touché au sien.

Avant de remonter la colonne, les deux gendarmes établirent un faux certificat à mon père (réquisition d'un veau à livrer le lendemain) afin de les couvrir si un officier allemand venait à les interroger.

Vers 11 heures, l'officier allemand donna l'ordre de reprendre la route en direction de Wormhout emportant leur mort, qui fut enterré le long de cette route, et laissant derrière eux l'horreur, la terreur et la mort. Le défilé des troupes allemandes dura plus de deux heures encore, le père AMMEUX et sa famille reçurent encore plusieurs fois la visite d'officiers allemands intrigués par l'incendie, et chaque fois sous la menace des armes, il dut expliquer. Toute la famille BARDEL a trouvé le gîte chez les COLPAERT et c'est là qu'arrive Gilbert DOYEN avec une marque sur le front. On essaie de le reconforter, on lui propose de se restaurer, il refuse tout incapable de prononcer un mot.

Chez moi, ma jeune sœur Françoise, devenue Madame DEGRAEVE, qui habite aujourd'hui Place du Jeu de Paume, était dans un abri avec ma grand-mère Madeleine qui priait pour protéger sa famille.

L'après-midi les autorités civiles, dont le Maire, Joseph MASSIN, arrivent sur les lieux. Les vents ont évité que l'incendie ne se propage à l'habitation et à la grange. Il faut retrouver les corps. C'est toujours la brave Suzanne qui leur indique où sont morts les deux FFI dans le champ de betteraves. Et puis, elle propose son aide. C'est elle qui va laver le mur de l'écurie qui était en chaux blanche tâché de sang et de morceaux de chair venant des 5 suppliciés.

Le Maire propose à M. AMMEUX d'entreposer les corps dans l'habitation. Celui-ci ne préfère pas craignant encore le passage des allemands et de peur des représailles. Il propose la grange de gauche qui sera nettoyée et aménagée en morgue. Les corps seront enveloppés dans des draps blancs. C'est là que, dans la soirée, les parents des victimes viendront aux nouvelles et découvriront la triste réalité. Je me souviens que j'ai accompagné mon père, mais il me demanda de rester près de la barrière

Norbert DOYEN est enterré dans le cimetière de Zégerscappel. Marc ROUX repose dans le cimetière de Vauvert près de Nîmes dans le Gard. Maurice KERCKHOVE, André MISEROLE, Marius BARRO et Jean VANBLEUS ont leur sépulture à Esquelbecq, Adrien MORE, André COUDEVILLE, Jean BOUWYN et Roger DENBANCK à Wormhout.

Soixante-dix années ont passé, les souffrances sont toujours là.

Même si les cicatrices sont refermées, on ne peut oublier les morts. Les stèles, les noms gravés sur les monuments sont là pour nous le rappeler. Mais combien il est important d'utiliser les témoignages de ceux qui ont vécu un tel drame. Ils sont « la vérité », la mémoire vivante.

Il existe des archives militaires concernant le massacre de la ferme AMMEUX et j'ai eu l'occasion de les lire. Qui les a rédigés ? Pas ceux qui ont perdu la vie ! Pas ceux qui ont pris la fuite ! Sans doute ceux qui n'étaient plus là au moment de l'accrochage. Les quatre premières lignes de ces archives racontent « un accrochage très violent entre une colonne allemande et un groupe FFI qui a eu lieu sur la Nord Straete à hauteur de la ferme AMMEUX. Il a fait de nombreuses victimes des deux côtés après un feu nourri, mais devant l'inégalité des forces en présence, le groupe FFI a dû se replier ». Il devait y avoir une médaille ou des honneurs à décrocher pour faire ce rapport !

La nuit suivante fut longue. Le 6 septembre, mon père entendit un bruit de chenillette au lever du jour. Ecartant légèrement le volet, il aperçut un véhicule blindé à toute allure, trois soldats prêts à faire feu à la mitrailleuse. Ce fut les derniers allemands qu'il vit. Il apprit dans la journée que ceux-là avaient fait sauter le pont de Saint-Momelin.

Le 6 septembre au soir, vers 19h, les cloches des églises sonnèrent à la volée à Rubrouck, à Arneke et à Bollezeele et l'effet de surprise fut l'arrivée de la première chenillette alliée, qui roula jusqu'aux ruines fumantes du hangar et repartit vers Saint Omer. Les allemands étaient encore à Zégerscappel. Mon oncle Jules avec la complicité d'une tante confectionna un drapeau bleu blanc rouge pour le hisser sur les ailes de son moulin à vent, quelle imprudence ! Les allemands pouvaient revenir !

C'est le lendemain, le 7 septembre que nous fûmes libérés par une division canadienne. C'est dans l'ivresse que nous nous rendons sur les routes principales applaudir toute l'armée de véhicules. A l'allure où ils passaient, les allemands du 5 septembre seront très vite rattrapés et faits prisonniers. C'est ce jour-là que j'ai découvert le chocolat et le chewing-gum et...l'odeur du tabac blond des cigarettes anglaises.

La guerre n'était pas terminée, une division tchèque dont le PC fut établi à Wormhout occupa le terrain et encercla la poche de Dunkerque sur la Colme. Ce fut un afflux de réfugiés dunkerquois, nos villages comptaient une population multipliée par 3. Chez moi comme ailleurs, la maison était de nouveau pleine et l'on me fit de nouveau dormir non plus dans le coffre à grain qui était devenu trop petit, mais dans le pétrin où l'on fabriquait le pain, au milieu des sacs d'avoine au grenier. Nous avions classe un jour sur deux, cela dura au-delà de la fin de la guerre

De nouveaux bombardements, de nouveaux combats aériens, et des tirs de la DCA. Des avions allemands abattus, un véritable feu d'artifice toutes les nuits, ils venaient ravitailler leurs troupes encerclées dans Dunkerque en vivres et munitions. Dunkerque était une nouvelle fois en ruines.

Le cauchemar pris fin avec la signature de l'armistice le 8 mai 1945 (le 9 pour la poche de Dunkerque)

Zégerscappel a souffert pendant de longues années de cette « affaire ».

Les FFI étaient-ils prêts à affronter le combat ? Étaient-ils entraînés ? N'y a-t-il pas eu de lacune dans le commandement ? Que se serait-il passé si l'unité allemande avait été une unité SS ? Si les allemands n'étaient pas aussi pressés ? S'il y avait eu plus de morts côté ennemi ? Nous sommes passés à côté d'un petit « Oradour ». Cela concernait les villages de Zégerscappel mais aussi d'Esquelbecq.

La famille AMMEUX a été marquée pour toujours. Le père meurt subitement quelques années plus tard. Trois de leurs enfants sont morts trop jeunes.

Le village aujourd'hui porte encore les stigmates. Pourquoi ?

Faut-il attendre des années, afin de travailler la mémoire vivante, elle ne sera bientôt plus là, mais il faut se souvenir, en parler ! Car c'est la mémoire de l'histoire.

En 1974, déjà Maire pas question d'en parler. En 1984, les anciens me répondent « Laisse les morts dormir en paix ». « Ne sortons pas les vieilles vaches des fossés... » En 1994, soutenu par le conseil municipal, on décide l'implantation d'une stèle, et l'on baptise cette route Nord Straete en rue du 5 septembre 1944.

Depuis, chaque année, les municipalités successives perpétuent le souvenir en se recueillant à la date anniversaire et en déposant une gerbe.

Je compare ce sujet un peu comme la guerre d'Algérie, on commence à en parler (dans le bon sens) alors que nous avons entre 75 et 83 ans, et que plus de la moitié des anciens d'Algérie sont morts. Parlons, racontons, expliquons faisons des causeries avec nos jeunes enfants qui, contrairement à ce que l'on pense, souhaitent savoir.

Conclusion :

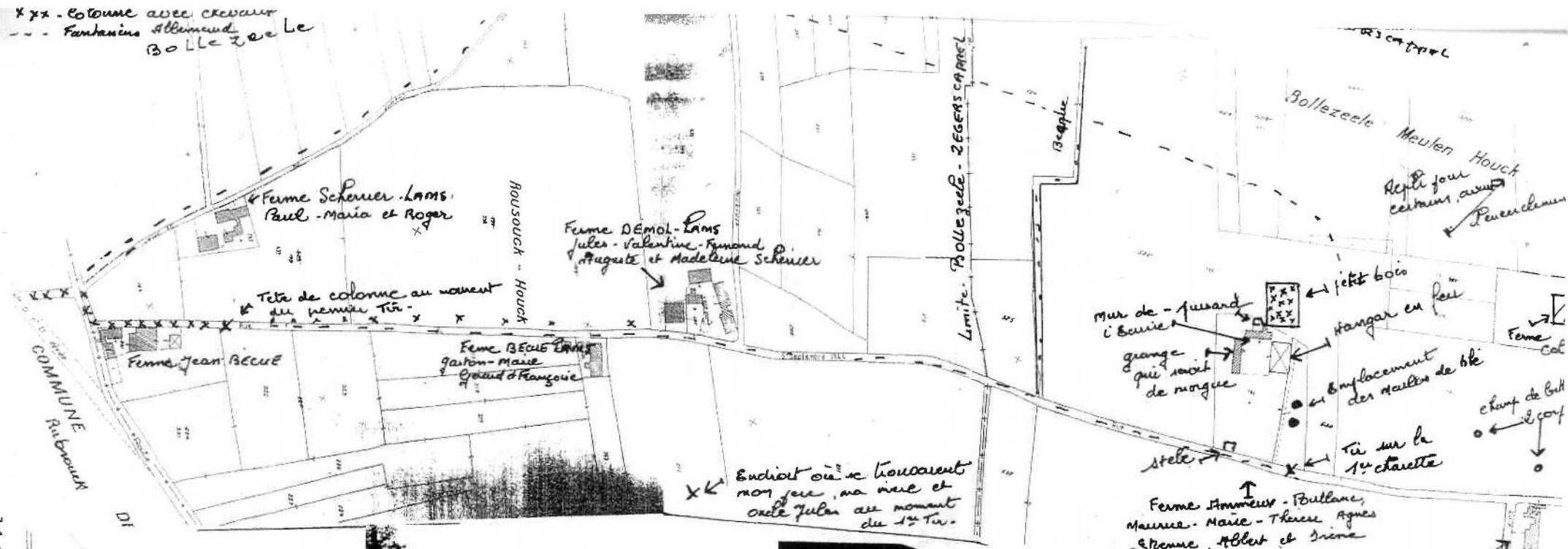
Souhaitons ne plus jamais vivre ce genre de conflit, hélas dans le monde, il y aura toujours des guerres.

La réconciliation avec l'Allemagne est une formidable avancée vers la paix chez nous. Le plus bel exemple, la dernière cérémonie du débarquement le 6 juin dernier en Normandie quand j'ai vu à la télévision 2 vétérans l'un français, l'autre allemand. Le français faisait partie du commando KIEFFER qui débarqua sur sa terre natale, le 6 juin 1944, l'Allemand était en face et défendait le mur de l'Atlantique. Ils se congratulèrent et restèrent un grand moment dans les bras l'un de l'autre. Quel grand moment d'émotion !

Repensant à tous ces événements de cette maudite guerre qui ont marqué mon enfance, avec ses morts, les souffrances des peuples, les privations, les drames comme celui du 5 septembre 1944, j'ai eu une larme au coin de l'œil, que c'était touchant à voir et ...que c'est beau la « Paix » !

Gérard BECUE

xxx - colonne avec crochets
 --- Fantassin Albeinud
 Bollezele



14



Rue de 5-sept. 44 qu'on est hii
 à droite : ma maison natale



Ferme Demol l'Hangar
 remplace le moulin à vent -



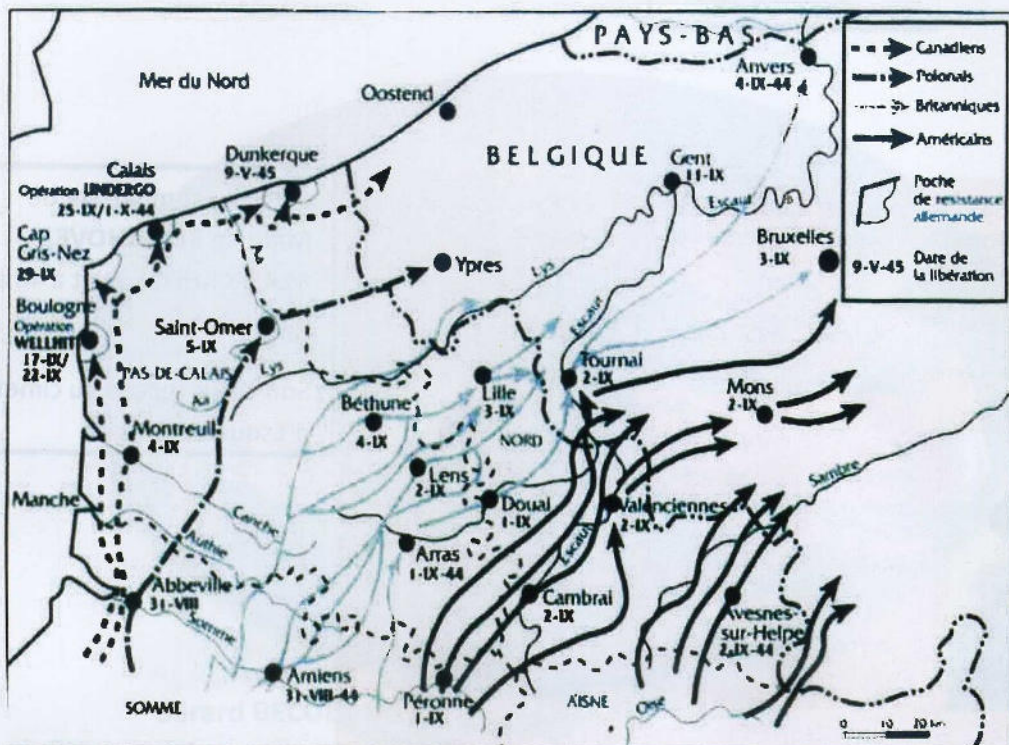
Ferme Ammeux aujourd'hui
 une grand forte surface le mur
 de l'Écurie -



Ferme Bardel
 champ de Bte autrefois Bakawes
 x x - Emplacement des 2 corps



Photo de la famille AMMEUX (1949) de gauche à droite : Thé-rèse (19 ans), Marie AMMEUX (45 ans), Irène (11 ans), Albert (15 ans), Etienne (21 ans), Agnès (17 ans), Maurice AMMEUX (46 ans)



Avancée des troupes alliées



Norbert DOYEN est le seul résistant dont la sépulture se trouve au cimetière de Zégerscappel.

N.DOYEN avait 22 ans.

Image mortuaire de Jean VANBLEUS.

J.VANBLEUS avait 20 ans, il est inhumé à Esquelbecq.

Le faire part indique « membre des FFI. Glorieusement tombé pour la France à Zeggars-Cappel, le 5 septembre 1944) »



Carte du combattant de Maurice KERCKHOVE.

M.KERCKHOVE était à 48 ans le plus « âgé ».

Son corps repose au cimetière d'Esquelbecq

OFFICE NATIONAL
DES MATHÉS, COMBATTANTS,
VICTIMES DE LA GUERRE
ET PUPILLES DE LA NATION

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 162341

CARTE DU COMBATTANT

Office Départemental d'Esquelbecq

Valable du 27 1936 au 27 1944

délivrée à

M. Kerckhove

Prénoms Maurice, Abel, Joseph

Domicile Esquelbecq

Né le 11 mars 1896

Esquelbecq Département Nord

A Lille le 25.8.1936

Le Président de l'Office Départemental, J. Kerckhove

Le Titulaire, M. Kerckhove



Marcel DENYS (ancien adjoint au Maire) montrant de sa ferme l'habitation AMMEUX et les champs où se sont déroulés les événements.



Jean et Brigitte DRIEUX, les propriétaires de la ferme AMMEUX devant le puisard où s'est caché Gilbert DOYEN.

Un immense Merci pour leur collaboration lors de l'organisation du 70^{ème} anniversaire



Gérard BECUE et Suzanne WAESELYNCK-BARDEL.

SUZANNE WAESELYNCK-BARDEL est décédée en août 2014.

Ce livret est dédié à Mme WAESELYNCK.

Avec le soutien financier de :

Nord
le Département

Communauté de Communes



des
Hauts
de
Flandre